

# 1

La veille de Noël, Demelza reçut une lettre de Verity :

*Chère cousine Demelza,  
Votre lettre m'est parvenue hier matin et j'y réponds pour vous dire à quel point j'ai été contente d'apprendre que vous allez tous bien en dépit de la maladie qui rôde dans la région. Dans cette ville, cela va très mal, deux ou trois maux sévissent et celui qui n'a pas attrapé l'un souffre de l'autre. Pourtant, Dieu merci, nous y échappons. Dimanche à l'église, les bancs étaient à demi vides et après le service nous sommes allés présenter nos condoléances à Mme Daubuz, la femme du maire, qui a perdu son fils.*

*Je suis contente de savoir que vous avez enfin appris que Mark Daniel était sain et sauf en France, si tant est qu'on puisse être en sécurité là-bas de nos jours. J'aurais souhaité que cet horrible crime ne se fût jamais produit, j'ai de la sympathie pour Mark, mais son acte n'est pas pardonnable.*

*Laissez-moi vous dire, ma chère, combien je suis heureuse dans ma nouvelle existence. Vieille fille à près de trente et un ans, je me sentais desséchée. Épouse, je ne suis plus la même. Depuis mon arrivée, j'ai pris du poids et je ne souffre plus de catarrhe, peut-être le climat plus doux me*

*convient-il mieux, mais ce n'est certainement pas la seule cause. Andrew aussi est heureux et il ne cesse de siffler dans la maison!*

*J'aurais aimé que ce Noël marque notre réconciliation à tous, et la réunion de nos trois couples avec, bien sûr, Julia et Geoffrey. Mais je crains que Francis ne se soit pas adouci! Au printemps, quand le temps s'améliorera et que Ross sera moins occupé, je désire que vous veniez tous deux passer une semaine avec moi.*

*Je suis navrée que tout le travail accompli par Ross semble n'aboutir à rien. Il y a ici des ouvriers réduits à la misère, certains sont venus semer le trouble en ville la semaine dernière. L'hiver a jusqu'ici été terrible et j'espère que la famine ne nous conduira pas aux événements qui se sont produits de l'autre côté de la mer. Que Ross ne prenne pas tout cela trop à cœur comme il a parfois tendance à le faire, cet échec n'est pas le sien. Si le pire intervient et que la fonderie ferme, des temps plus heureux en verront la réouverture.*

*Mon seul regret est qu'Andrew soit si souvent absent. J'ai bien pensé à l'accompagner, mais il préfère que j'attende l'été, quand la traversée sera moins rude. Il aime passionnément la mer et il a la réputation d'être un « meneur ». Quand il rentre, il paraît toujours tendu, comme si le voyage avait usé ses nerfs, il est vite contrarié et un peu maussade. Je crois aussi qu'il boit un peu quand il est en mer et cela n'a rien d'étonnant, car il a besoin de réconfort, mais il n'avale pas une goutte d'alcool à terre. Il me faut un jour de son temps précieux à la maison pour lui rendre sa sérénité et, déjà, le voilà prêt à repartir.*

*Je n'ai pas encore fait la connaissance de « mes deux enfants ». C'est le genre d'épreuve qui m'attend à Pâques, le Thunderer sur lequel James est cadet fera escale ici. Esther, la fille d'Andrew,*

*est en pension et vit chez la sœur d'Andrew près de Plymouth. Elle aussi viendra peut-être nous rendre visite au printemps. Priez alors pour moi! Je voudrais tant qu'ils m'acceptent.*

*Je penserai à vous à Noël. Merci encore de m'avoir donné le courage de suivre mon propre destin.*

*Dieu vous bénisse et vous garde tous les deux.*

*Verity*

Ross n'était pas rentré quand 22 heures sonnèrent. C'était une belle nuit et, une heure plus tôt, le chœur de l'église de Sawle était venu chanter des cantiques devant la porte. Demelza était peu pratiquante, mais elle continuait de dire les prières que sa mère lui avait apprises, en y ajoutant quelques mots de son cru pour que Dieu préservât le couple qu'elle formait avec Ross. Et, à Noël, elle éprouvait toujours l'envie d'aller à l'église. Quelque chose dans la beauté et la sagesse des cantiques lui rendit cette émotion, et il n'en aurait pas fallu beaucoup pour la pousser à se joindre au chœur, surtout lorsqu'elle entendit les voix entonner : « Rappelle-toi, homme. »

Ross arriva enfin. Elle alla à sa rencontre et jugea de son humeur au premier regard.

— Je t'ai gardé du poulet froid, dit-elle. Il y a aussi des gâteaux et des tartes.

Il se laissa tomber dans un fauteuil et elle l'aida à retirer ses bottes.

— J'ai soupé avec Tonkin, ce n'était pas un festin, mais suffisant pour nous rassasier. Je me contenterai d'un verre de rhum et d'une part de gâteau.

Elle lui raconta sa soirée.

— Une lettre de Verity est arrivée ce matin.

Ross la lut lentement. La querelle qui les avait séparés un soir de juillet était sinon oubliée, du moins passée sous silence.

— Les nouvelles sont-elles bonnes pour toi?

— Nous avons, Johnson, Tonkin et moi, étudié les livres. Sir John admet que mieux vaut arrêter les frais. Il y aura une

dernière réunion après la vente de lundi. Et en fonction du vote, il se peut que je passe la journée de mardi à aider à la liquidation de nos affaires.

— Qui veut continuer?

— Tonkin bien sûr, Blewett et Johnson aussi. Tous ceux qui ont plus de bonne volonté que de moyens financiers.

— Tu es libre jusqu'à lundi? demanda-t-elle en s'asseyant auprès de lui.

— Oui, pour fêter Noël avec toi!

— Ne sois pas amer, Ross, rappelle-toi ce qu'écrit Verity. Elle dit que tu ressens trop profondément les choses. Quelle sera la différence dans notre situation?

— Je devrai vendre quelques parts de la mine. Peut-être la moitié, celles que j'ai rachetées à Choake.

— Mais elles rapportent un dividende, comme tu dis. Ce serait dommage! Pascoe n'est-il pas de tes amis?

— C'est avant tout un banquier, ma chère!

— Mais il doit avoir une masse d'argent entassée dans ses caves! Une promesse de ta part serait une garantie pour lui. Avec les dividendes, tu seras en mesure de le rembourser en peu d'années.

— C'est une idée à creuser, dit Ross en souriant. Il va falloir que je passe deux jours à Truro, et Pascoe m'a invité à séjourner chez lui. Il ne pourra pas témoigner trop de dureté à un invité.

— Ce n'est pas juste! C'est même cruel et inhumain. Les banquiers n'ont-ils donc aucune compassion?

— Allons, chérie, ne te tourmente pas, sinon nous allons passer un bien triste Noël!

— On ne peut pas prendre une hypothèque sur la maison?

— C'est hélas déjà fait.

— Y a-t-il une chance de continuer?

— Tout dépend de la vente de lundi.

Noël se déroula dans le calme à Nampara. Ross avait eu si peu de répit depuis que ses projets avaient pris forme! Il avait consacré le maximum de temps à la Carnmore, mais

aujourd'hui, il se demandait si ses efforts n'avaient pas été vains.

Depuis la réunion de la société en juillet, Ross et ses coactionnaires avaient mené un combat perdu d'avance. Les Warleggan avaient œuvré dans l'ombre.

Le lendemain de Noël, seul jour venteux de la semaine, Ross et Demelza se rendirent à cheval à Werry House pour une visite à sir Hugh Bodrugan. L'homme déplaisait à Ross, mais il savait que Demelza souhaitait ardemment honorer cette invitation. Sir Hugh abandonna avec bonne grâce sa bouteille de gin et introduisit ses hôtes dans le grand salon où lady Constance Bodrugan soignait ses chiens.

Elle n'était pas aussi grossière que dans le souvenir de Ross et elle les reçut de façon correcte. Elle s'était habituée à l'engouement de son beau-fils pour l'épouse sans éducation de Ross Poldark. Ils s'installèrent pour le thé à distance respectable du plus grand feu de bois que Demelza eût jamais vu, entourés par des chiots de diverses races que Constance gava de gâteaux.

Après le thé, sir Hugh insista pour leur montrer la maison et les écuries malgré le soir qui tombait.

Sir Hugh serra si souvent le bras de Demelza que la jeune femme finit par se demander si cette visite n'était pas un prétexte pour se trouver près d'elle dans des endroits sombres. À l'extérieur, la lanterne de sir Hugh s'éteignit et ce dernier passa son bras court autour de la taille de Demelza. Mais elle se dégagea dans un léger bruissement de soie et se rapprocha de Ross.

Les écuries étaient extrêmement bien tenues, contrairement au reste du domaine, et certains boxes étaient occupés par des chiens de chasse, mais la visite tourna court, lady Bodrugan se souciant davantage de ne pas déranger ses cheveux que de distraire ses invités.

Ils retournèrent donc dans le grand salon, où le brouillard de fumée s'était épaissi. Demelza n'avait pas encore appris à jouer au whist, ils firent donc une partie de quadrille pendant une heure et Demelza gagna cinq shillings. Ross se leva et déclara qu'ils allaient rentrer avant que le vent n'empirât.

Animé peut-être par l'espoir d'une intimité plus grande, sir Hugh proposa de les héberger, mais ils refusèrent en le remerciant.

En route, Demelza se montra silencieuse, mais, lorsqu'ils furent dans leur vallée, elle demanda :

— Les gens qui possèdent de grandes maisons ne sont pas toujours les plus agréables, n'est-ce pas ?

— Ce ne sont pas non plus les mieux élevés qui sont les plus soigneux !

— Je ne me représentais pas passer la nuit là-bas ! s'écria-t-elle en riant. J'aurais rêvé que le vieux singe malade s'introduisait dans mon lit !

— Sir Hugh ne me paraît pas malade !

L'éclat de rire de la jeune femme s'envola dans le vent.

— Sérieusement, dit-elle, à quoi sert une grande maison si on ne peut pas l'entretenir ? Manquent-ils d'argent ?

— Pas vraiment. Mais le vieux sir Bodrugan a gaspillé la majorité de ce qui était aliénable.

— Cela doit faire un drôle d'effet d'avoir un beau-fils en âge d'être votre père, remarqua Demelza. Sérieusement, Ross, pourrait-il te prêter de l'argent ?

— Merci, je préférerais que la compagnie soit fermée convenablement.

— N'y a-t-il personne d'autre ? Combien te faudrait-il pour continuer ?

— Au minimum trois mille livres.

Elle pinça les lèvres comme pour siffler.

— Mais pour toi-même, Ross, pour que tu n'aies pas à vendre tes parts de la mine ? C'est ce dont je me soucie le plus.

— Je serai fixé quand j'aurai parlé à Pascoe, dit Ross. De toute façon, je n'aimerais pas emprunter à des amis.

## 2

En partant pour Truro le lundi matin, Ross se répéta qu'il se refusait à emprunter à ses amis.

Jacky Martin l'attendait à l'orée du bois de sapins. Le poney et le cheval, accoutumés à voyager ensemble, se mirent au même pas. Essayant d'oublier ses soucis, Ross s'enquit de la famille Martin. C'étaient des gens tenaces et Mme Martin faisait boire à tous de l'huile de foie de morue pendant l'hiver. Les trois enfants de Jinny étaient robustes, expliqua Jacky. Jinny elle-même était dans une meilleure forme. Il y avait un mineur du nom de Scoble, un veuf d'une trentaine d'années, qui habitait à la limite de Marasanvose.

— Celui qu'on appelle Tête Blanche?

— À cause de ses cheveux, oui. Il s'intéresse à Jinny et elle ne veut rien savoir, non qu'il lui déplaît, mais pour elle personne ne pourrait remplacer Jim. Sa mère l'admet, mais elle lui explique qu'elle doit penser à ses trois enfants, que Scoble est un type bien avec un petit pavillon et qu'il n'a pas d'enfants à lui. Jinny a promis d'y penser dans un an ou deux, mais sa mère a insisté en lui disant que les hommes n'attendent pas indéfiniment.

— Mme Martin n'a pas tort.

En parvenant près du carrefour, ils aperçurent Dennis Enys, que Ross salua de la main et qui leur fit signe de s'arrêter. Jacky s'éloigna discrètement.

À mesure qu'il s'approchait du médecin, Ross remarqua que le beau jeune homme avait une apparence cadavérique.

La situation de Dennis dans le pays s'était consolidée, grâce au travail qu'il avait fourni pendant les épidémies de l'automne. Tous se souvenaient et certains murmuraient dans son dos, mais aucun ne souhaitait le voir partir. On l'aimait, on respectait sa tâche, on dépendait de lui. Depuis la fermeture de Grambler, bon nombre des anciens patients du Dr Choake étaient allés consulter Enys. Il s'efforçait de chasser le déshonneur qui le marquait et, en dehors du travail, il préférait la solitude.

— On dirait que vous avez besoin de vacances, observa Ross. Je couche ce soir chez les Pascoe, ils seraient contents de vous voir.

— C'est hors de question, Ross! J'ai du travail. Il me faudrait toute une semaine pour rattraper une absence de trois jours.

— Vous devriez laisser davantage de patients à Choake. C'est injuste, vous avez des centaines de pauvres à traiter pendant qu'il soigne dix personnes riches.

— Je progresse. Le vieux Treneglos m'a appelé la semaine dernière pour soigner sa goutte et vous savez combien il méprise ma profession... Mais ce que j'ai à vous dire n'est pas une bonne nouvelle. Avez-vous entendu parler de votre cousin Francis? On le dit malade, ainsi que son fils.

— Non, vous les avez vus?

— C'est Choake qui est leur médecin. On parle d'angine.

Ross le dévisagea. Cette maladie pesait sur la région depuis près de neuf mois. Ce n'était pas une véritable épidémie, mais elle frappait çà et là de façon foudroyante et catastrophique.

— Quelle en est la cause?

— Nul ne le sait. Certains prétendent que c'est dû à la qualité de l'air, à la proximité de l'eau. Toutes nos certitudes sont à revoir depuis que Cavendish a exposé certaines de ses théories.

— J'aimerais que vous alliez voir les Poldark, Dennis, dit Ross, qui pensait à Elizabeth.

— Si on ne m'appelle pas...

Ross hésita, en se demandant s'il devait suivre son impulsion et aller aussitôt voir Elizabeth. C'était un geste chrétien que d'oublier l'ancienne amertume, mais presque impossible

à accomplir en songeant à la compagnie de cuivre qui se mourait. Et la vente n'attendrait pas, Ross n'avait que le temps de s'y rendre.

Pendant qu'il réfléchissait, Choake s'approchait d'eux.

— Excusez-moi, dit rapidement Dennis, cet homme a essayé de me créer toutes sortes d'ennuis, je ne tiens pas à le rencontrer.

Il souleva son chapeau et s'éloigna. Ross attendit que Choake se fût approché.

— Bonjour, docteur.

— Excusez-moi, dit Choake, mais une urgence m'appelle.

— Je ne vous retiendrai pas, mais j'ai entendu dire que mon cousin Francis était gravement malade?

— Vraiment? riposta Choake après un coup d'œil vers la silhouette qui s'éloignait. Si j'étais vous, je ne prêterais pas l'oreille à ces sornettes.

— Est-il exact que Francis souffre d'un mal de gorge pernicieux?

— J'ai décelé les symptômes hier, mais il est en voie de guérison. La fièvre a été arrêtée à temps.

— Et Geoffrey?

— Aucun mal de gorge. Juste une petite attaque de fièvre, répliqua Choake, qui aurait voulu poursuivre son chemin. Et aucun abcès à la gorge. Au revoir, monsieur.

Ross le suivit un moment du regard et alla rejoindre Jacky Martin.

La vente terminée, le dîner allait pouvoir commencer.

Tout s'était déroulé selon un certain plan. On avait, comme à l'accoutumée, veillé à empêcher la Carnmore d'acquérir du cuivre. Ross se demanda si les mines qui restaient étaient vraiment aussi dévalorisées que l'avaient démontré les Warleggan.

Il s'assit à la longue table entre Jacky et Henshawe, qui représentait la mine. Il ne remarqua George Warleggan que lorsqu'il fut servi.

Il ne l'avait jamais vu à un dîner d'après-vente. George n'avait d'ailleurs rien à y faire car, bien qu'il possédât des

intérêts dans un grand nombre d'entreprises, il n'agissait que par l'intermédiaire d'un agent ou d'un directeur. Étrange qu'il condescendît à assister à ce dîner, car plus sa puissance grandissait, plus il se faisait distant. Un bref silence pesa sur les participants. Ils connaissaient tous George, ils savaient qu'il pouvait tout se permettre s'il en avait envie. En levant les yeux, ce dernier rencontra le regard de Ross. Il esquissa un vague sourire et leva une main soignée en guise de salut.

Avant la vente, Ross s'était arrangé pour rencontrer Tonkin à la taverne des Sept-Étoiles, pendant que les autres n'étaient pas encore arrivés. En sortant de l'auberge du Lion-Rouge, il s'aperçut que George était à ses côtés.

— Eh bien, Ross, dit George, amical comme si rien ne les avait divisés, on vous voit peu à Truro, ces jours-ci. Margaret Vosper remarquait hier soir encore que vous n'aviez pas assisté à nos petites réunions depuis quelque temps.

— Margaret Vosper?

— Vous ne saviez pas? Elle s'appelle ainsi depuis quatre mois et déjà le pauvre Luke commence à dépérir. Elle a quelque chose de fatal qui fait que ses époux paraissent incapables de soutenir l'allure. Elle grimpe les échelons et époussera bientôt un aristocrate!

— Elle n'a rien de fatal, mais un grand appétit de vivre. Et l'avidité est toujours dangereuse.

— Et elle arrache la vie de ses amants? Vous semblez connaître la situation. Elle m'a raconté qu'elle avait cru vous épouser! L'expérience aurait été intéressante, car je crois qu'elle serait tombée avec vous sur un rude partenaire!

Ross examina son compagnon tandis qu'ils traversaient la rue. Ils ne s'étaient pas vus depuis huit mois et Ross songea que la personnalité de George s'accroissait de plus en plus. Dans ses jeunes années, il s'était efforcé de dissimuler ses traits particuliers, en imitant les aristocrates conventionnels. Le succès et sa puissance fermement établis, il trouvait un plaisir nouveau à libérer sa personnalité. Il parlait désormais sans rehausser le timbre naturellement grave de sa voix et les raffinements de langage qu'il avait appris ressortaient avec

étrangeté. Tout dans son visage était épais, le nez long, la bouche serrée, les yeux larges. Disposant d'autant d'argent qu'il en voulait, il vivait maintenant pour le pouvoir. Il aimait se faire remarquer, il se plaisait à être redouté.

— Comment va votre femme? demanda George. Vous ne la sortez pas assez. On l'a beaucoup remarquée au bal de la Célébration sans la revoir depuis.

— Nous n'avons pas de temps pour les mondanités. Et cela ne nous serait pas très salubre.

— Naturellement, dit George, vous devez être très occupé. Le projet de fonderie occupe une grande partie de votre temps... Tout comme la mine où vous avez la chance de disposer d'un bon gisement et d'un débouché facile. C'est une des rares mines qui offrent encore des perspectives aux actionnaires... Je crois que des actions viendront bientôt sur le marché.

— Vraiment? Lesquelles?

— Les vôtres, d'après ce que je sais, fit George avec délicatesse.

Ils étaient parvenus à la porte des Sept-Étoiles, Ross s'immobilisa face à Warleggan. L'antipathie les dressait l'un contre l'autre depuis l'enfance, mais elle n'avait jamais pris la forme d'une lutte ouverte.

— Pardonnez-moi si je suis mal informé, dit George. C'était une rumeur qui courait.

— Vous êtes mal informé, affirma Ross en le scrutant de ses yeux clairs.

— Je suis navré, dit George, je suis toujours, vous le savez, à l'affût d'une bonne affaire. S'il vient de ces actions sur le marché, faites-le-moi savoir, voulez-vous? Je les paierai treize livres et demie chacune, autrement dit plus que vous ou quiconque pourrait en obtenir actuellement.

Il fixa méchamment son interlocuteur.

— Je ne contrôle pas mes associés, riposta Ross. Vous feriez mieux de les contacter directement. Pour ma part, je préférerais brûler mes parts.

— Le seul ennui avec les Poldark, observa George, c'est qu'ils ne savent jamais quand ils sont indésirables!